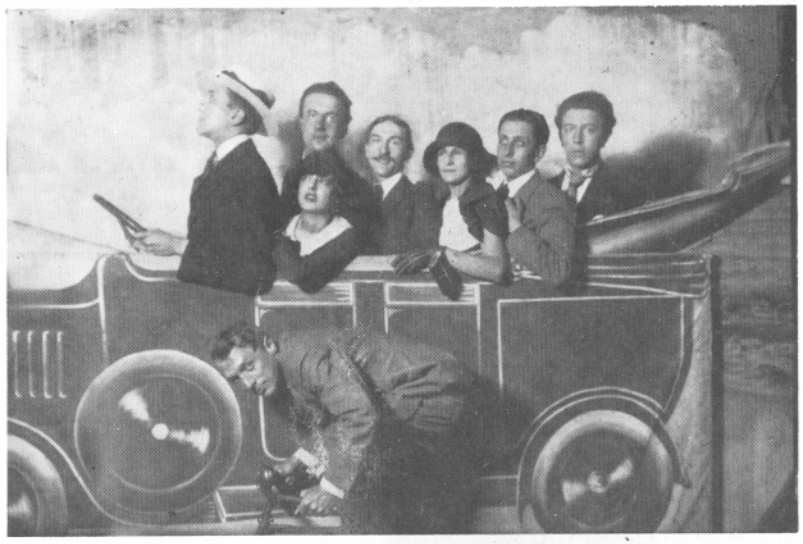
De gauche à droite : M. Morise, R. Vitrac, Simone Breton, J.-A. Boiffard, P. Éluard, A. Breton, P. Naville, G. de Chirico, P. Soupault, C. Baron, R. Desnos, 1924. (Photo Man Ray).



M. Morise, P. Éluard, Simone Breton, J. Delteil, Gala Éluard, R. Desnos, A. Breton, M. Ernst, 1923.

1
la disparition de Paul Eluard

I

La disparition d'un être humain ouvre une interrogation grave. Je ne parle pas de la mort, qui simplifie tout. Mais soudain, ce vide. Où est-il ? Qu'est-elle devenue ? Une trace... Le vent balaie aussi ce signe. On ne les voit plus. Sont-ils encore vivants quelque part ? Ils ont rompu le fil que nous tenions en main. Mais eux, à l'autre bout de cette laisse du désir, de l'habitude, du plaisir, de la haine, du hasard — où s'évanouit leur sort ? Ils interrogeaient et sont devenus interrogation, point d'orgue, là-bas... Dans quel enfer, dans quel néant, dans quel paradis retrouvé, nous ne le saurons jamais. Leur solitude ne fait plus écho à la nôtre. Un désert méticuleux va se remplir à nouveau pour nous, le leur n'est que cet *envol* auquel nous resterons suspendus, *la fin de tout.*

Traquons l'espace, puisque le temps se dérobe à l'infini. Ici, ou là ? Ou vers cet *ailleurs,* l'autre de la distance, béant d'incertitude, comme une bouche qui ne se refermera plus, un envol stupéfiant. Pourquoi ces esprits évanouis soudain, ou sans qu'on le sache ? Pourquoi levaient-ils ces corps décapités sur l'horizon de chacun de nous ? Leur seule absence annonçait une mise au pied du mur, sans réplique jusqu'à nouvel ordre. Vers le même temps, l'un cesse d'être là sans même qu'on ait su qu'il y était, ce

tout jeune *comte* qui venait de remettre debout une logique du cœur qu'il avait d'abord dressée sur la tête, comme une ironie à rebours, nous laissant entre les mains l'explosif *ininterceptible,* mouvement perpétuel des ravages — peut-être ceux du rire ? l'autre, jeunesse épuisée, en effet *passant considérable,* l'homme *aux semelles de vent,* transporte vers les mers chaudes une soif qu'aucune fin assignable ne peut tarir. Et ce fringant hors-siècle, repu de dédain drôle, qui se jette au néant d'un paradis artificieux — point d'interrogation suprême, borne fixée à tout jamais à la fin de cette lignée plusieurs fois millionnaire de cadavres imprescriptibles ? Qui peut avoir le cœur de ne pas *disparaître* à son tour, après cela ?

Un jour de verve prophétique, Desnos lâche un avertissement, parce que Eluard venait d'imprimer un petit recueil intitulé *Répétitions.* Cela se trouve dans *Littérature,* numéro du 1er septembre 1922 : « Paul Eluard aurait-il du goût pour le suicide ? Chaque année il enclot son dernier soupir dans un petit livre en tout point pareil au précédent, puis la métempsycose fait son œuvre et il expie ses péchés en se réincarnant sous la forme d'un Paul Eluard à répétition... »

Chacun de nous a le choix, s'il veut s'évanouir : s'abolir sur place, ou dans le lointain d'une fugue — d'une fuite ? Pourtant le voyage, si vanté, ne rapporte que l'amertume d'un *ici* perpétué — ne le savons-nous pas de longue date ? Les mers ont leurs vertiges encore vivaces, les déserts ont aussi le secret des navigations désolées, des absences mal peuplées de délires à peine exaucés. Mais les visages ? Cernés de miroirs, le nôtre reste notre hantise, animal tant bien que mal apprivoisé, pour toujours.

Je suis entré dans le surréel par le porche que venait d'ouvrir la disparition d'Eluard... O vertu du silence ! Celui-là même dont l'absence creuse un pli dans cet atelier, ce café où sont réunis ses amis, au fil disloqué de présences tranchantes, incertaines, burlesques, exaltantes.

Cette disparition, je lui trouve aussitôt plus de sens qu'au voyage de Zürich à Paris que fit quelque jour, itinéraire prévisible du roumain émigré, Tzara. Dada, apparu

en chemin de fer, s'évanouit du côté de l'Océanie, en bateau. C'est un changement de beaucoup de conséquence.

Je tuerai tout le monde, et je m'en irai : Ubu nous enjoint rieur de le croire. Il ne veut pas que tout le monde le tue et reste là. Mais ici-bas, si l'on s'en va, les autres restent. Si bien que l'absence n'est à nos yeux qu'une présence interrompue, tout d'abord. Puis, ce vide que l'on interroge, en hésitant si l'on doit rire ou s'attrister. Et que nous laisse-t-il en partage ? Déjà des vers, et des mouvements qui faisaient vivre, de la poésie — un visage inoubliable.

Pour moi, je ne l'avais pas rencontré avant de me heurter à cette absence. Elle faisait problème, posait un assez énorme point d'interrogation. De quelle nausée de tout s'agissait-il ? De quelle épidémie ? Je commençais à peine à vivre que mes aînés nous entraînaient au renoncement — ou à l'accomplissement ? Un demi-siècle plus tard, Philippe Soupault répond tout simplement à cette question qu'en 1929, lui aussi avait éprouvé le besoin de *partir,* comme il était arrivé à l'exemplaire Rimbaud. « Je n'étais pas le seul dégoûté, nous confie-t-il, puisqu'à un moment donné Eluard a fait comme moi, il est parti ; moi je suis parti définitivement, Eluard revenu, je n'ai plus du tout participé aux activités organisées par Breton. »

De fait, dans le *Journal du Peuple,* en 1923, Breton se met, lui aussi, au défi : « André Breton n'écrira plus. » Bonne volonté indéniable, pari non tenu. Et ce petit livre vert que je tenais en main, lâché *in extremis,* portait une dédicace imprimée — que l'on ne retrouve plus dans les éditions ultérieures — : « A André Breton, je dédie mon dernier livre. » Défi, cette fois aussi, plutôt que pari. Instigation à se taire en tout cas. Pourtant, le titre à lui seul évoquait en même temps une hésitation qui peut devenir l'emblème de toute une vie, *Mourir de ne pas mourir.*

Je fus alerté par ce silence comme par le dévoilement d'un tombeau, à l'heure où pourtant je souhaitais par-dessus tout entreprendre quelque chose qui échappât à la

mort. C'est ce qui me fit rédiger pour *Paris-Journal,* à l'invite d'Aragon, une notice qui y parut le 3 juillet 1924. Je pesais mes mots au trébuchet de mon espoir, ébloui par l'absence du poète que mes nouveaux amis pouvaient, eux, ne pas *perdre de vue,* tandis que, pour ma part, je l'évoquais déjà comme une sorte de mémoire. Voici ce que me dictait le moment : « La vie a d'étranges besoins. C'est ainsi qu'elle appelle les plus purs, sans doute, d'entre nous, vers une mort naturelle ou figurée. Des lueurs fulgurantes traversent le siècle. Paul Eluard nous repousse du pied plutôt qu'il ne nous quitte, et nous abandonne un livre qu'il y a tout lieu de considérer comme autre chose qu'un testament ; de quel droit recueillerions-nous un héritage de cet esprit ?

« Une singulière gravité baigne ces poèmes. Quelque chose comme un sens de la valeur poétique des vocables en tant que tels, et de leur agrégation, a mené Eluard vers les régions où les résonances se transmettent d'une tout autre manière que dans l'air confiné que nous respirons. Des lames de fond s'agitent sous les mots et laissent apercevoir sous un calme apparent le tumulte poétique. Nous marchons avec lui au bord d'un abîme dans lequel il nous pousse doucement. Quelques silhouettes découpent sur le mur des grandes ombres, absolument insaisissables. Sans doute, la parfaite poésie a des racines plus profondes ; Eluard cependant porte un flambeau vers lequel bien des hommes devraient tourner leurs regards, dans des années où s'étalent la tendresse de mirliton, le lyrisme d'os de seiche et pour tout dire ces poètes qui ont perdu contact avec leur cœur. Nous garderons un souvenir, émouvant entre tous, de la plupart de ces poèmes ; ils sont malgré tout assez proches du surréalisme qui paraît bien être, non loin de là, la forme la plus pure de la Poésie. »

Déjà, je ressentais ce qui n'a cessé de se dire parmi nous. Qu'il y avait, dans ce qu'Eluard investissait en des formes déjà traditionnelles (celles qu'Apollinaire et Reverdy avaient mises au jour), un *à côté* du surréalisme tel que Breton s'engageait à le pratiquer. C'était cependant

cette poésie intermittente qui m'inspirait à ce moment. Avant, ou en même temps, que je me fusse livré à l'écriture automatique, j'avais publié des poèmes où je ne savais trop ce qui tenait à l'impulsion venue je ne sais d'où, à mes inquiétudes personnelles, à l'écho que les écrits d'Eluard entraînaient en moi, à l'attente d'autre chose, à la nouveauté de ce maniement des images qui se substituaient, par éclipses, à des actes.

II

Les tourments d'Eluard ? Je ne pouvais en paraître le témoin que par ce que j'en entendais dire dans le déconcert de ses amis. J'écoutais Desnos : Paul était, il en avait la voyance, aux Nouvelles Hébrides... On évoquait aussi les chocs, les incompatibilités, dans sa vie personnelle ; la maladie souvent présente. Et puis ! assez ! A l'écoute de tout ce qui mûrissait en nous. Il y avait eu les fuyards de la peinture : l'un dans ses automobiles, sa mécanique opposée à ses talents vieillots ; l'autre, d'un *nu descendant un escalier* va jusqu'au jeu des échecs. Le fantôme burlesque de dada toujours rôdant, d'ailleurs assez ricaneur à sa manière. Pourquoi pas les poètes ? Enfin, *cesser* quelque chose, à défaut de la vie. Ces derniers temps, Eluard semait le désarroi qu'il portait en lui, irrésolu dans l'amour et furieux d'espoir, ne sachant où faire éclater son rire. Après tout, il avait déjà écrit dans *Proverbe :* « Disparaître, c'est réussir. » Il se débattait dans une sombre encognure, dont ses poèmes de ce temps portent la blessure. Des amis sont là, pourtant. Marcel Noll — dont je parlerai encore — qui écrit à Denise (Naville), pendant l'été 1923 :

« C'est par un coup de tête que j'ai quitté Paris sans prévenir personne. Eluard et moi, mercredi soir nous sommes partis pour Lorient (à 11 heures de Paris), ayant pris la décision 5 minutes avant le départ du train. Fatigués, à demi morts et sales, nous sommes arrivés jeudi matin, mais je m'en moquais, il s'agissait de voir André